

HANNYA SHINGYO

Le sutra de la sagesse transcendante aujourd'hui

Texte traduit du chinois de Xuanzang par Patrick Carré

1. Le bodhisattva Seigneur Qui Regarde Vers le Bas pratiquait la profonde Connaissance transcendante. Clairement, il voyait que, vides, les cinq agrégats dépassent toute souffrance et toute infortune.

2. Ô Shariputra, les formes ne sont autres que le vide, le vide n'est autre que les formes ; les formes sont le vide, le vide, ce sont les formes. De même pour les sensations, les représentations, les formations et les consciences.

3. Ô Shariputra, toutes ces choses ont pour attribut essentiel la vacuité : elles ne naissent ni ne s'éteignent ; elles ne sont ni souillées ni pures ; elles n'augmentent ni ne diminuent.

4. En conséquence, dans la vacuité, il n'y a pas de formes, de sensations, de représentations, de formations ni de conscience ; il n'y a pas d'yeux, d'oreilles, de nez, de langue, de corps ni de mental ; il n'y a pas de formes, de sons, d'odeurs, de saveur, de tangible ni d'objets mentaux ; il n'y a pas de sphère visuelle, et ainsi de suite jusqu'à : il n'y a pas de sphère de conscience mentale ; il n'y a pas d'ignorance ni de fin de l'ignorance, et ainsi de suite jusqu'à : il n'y a pas de vieillissement et de mort ; il n'y a pas de souffrance, pas d'origine, pas de cessation ni de voie ; il n'y a pas de sagesse ni de fruit à atteindre.

5. Comme il n'y a rien à atteindre, le bodhisattva se repose sur la Connaissance transcendante. Son esprit ignore les obstacles, et comme il n'y a plus d'obstacles, il n'a plus peur de rien. Totalement dégagé du rêve des représentations distordues, il atteint l'ultime nirvâna.

6. Et c'est bien parce qu'ils se reposent sur la Connaissance transcendante que les bouddhas des trois temps atteignent l'insurpassable Éveil authentique et parfait.

7. Il faut donc savoir que la Connaissance transcendante est en vérité une grande formule magique, une grande formule d'éveil, une formule sans égale ni supérieure qui permet d'éliminer toute souffrance. Voilà qui est bien vrai, et l'on prononcera la formule de la Connaissance transcendante comme suit :

Gate gate pâragate pârasamgate bodhi svâhâ.

UN COMMENTAIRE

En lisant ce sutra on peut se demander : à quoi bon étudier un texte pareil ? Obscur, abstrus, plein de contradictions et de négations : au total, il est tout à fait incompréhensible.

Ce n'est pas grave, répondent certains. Inutile de comprendre ! Il suffit de le réciter, de crier ces syllabes, tous ensemble, avec force. Le sutra devient alors incantatoire. Et il nous aide à ne penser à rien en disant n'importe quoi...

Notons que ce sutra était tout aussi difficile à comprendre dans les milieux bouddhistes des premiers siècles. C'est pourquoi il existe une version alternative : 'La perfection de sagesse en quelques mots'.¹ Dans sa grande compassion, le Bouddha a en effet donné une autre méthode pour atteindre le 'parfait Éveil, complet et insurpassable'. Il suffit de réciter : THADYATA JAYA JAYA PADMABE AVAME SARA SARANI DHIRI DHIRI DHIRI DHIRI DEVATANUPA LANE , etc., etc. C'est le Hannya Shin gyo pour les nuls.

Tenons-nous en au sutra classique. Il est certes difficile. La preuve en est que les différents traducteurs et commentateurs se contredisent souvent : même les plus grands spécialistes ne comprennent pas tout ! Mais nous verrons que la cause n'est pas désespérée. Même avec une intelligence limitée, nous y découvrirons des intuitions merveilleuses.

INTRODUCTION

Présence du sutra du cœur dans le monde bouddhique

En toutes les écoles du Mahayana, le sutra du cœur est reconnu comme un petit manifeste du bouddhisme. Déjà dans les grottes de Dunhuang, murées vers l'an 1000, il y avait 70 copies de ce texte. Aujourd'hui encore, dans les monastères zen, il est récité plusieurs fois par jour. Il est partout reproduit sur les éventails, les tissus, les amulettes, les estampes. Quand, en 1983, des moines zen ont visité le Mont Cassin, ils ont spontanément entamé la récitation du Hannya Shingyo devant la tombe de saint Benoît, le contemporain de Bodhidharma.

Même si ce sutra n'est pas bien compris, il est une référence, un texte de ralliement, un peu à la façon de la Gayatri pour les hindous, de la Fatiha pour les musulmans ou du Notre Père pour les chrétiens.

Ceux qui veulent être en communion avec les bouddhistes ne peuvent donc pas manquer de se familiariser avec ce texte.

¹ *La Perfection de sagesse : soutras courts du Grand véhicule*. Driessens, Georges (trad.). Paris : Seuil, 1996, p. 149.

1. LE CONTEXTE

Le texte traduit par Xuanzang était parmi tous les documents qu'il a rapportés à Chang an sur 20 chevaux, au terme de son pèlerinage aventureux de 17 ans aux lieux sacrés du Bouddha, en Inde². Le sutra tient sur une page, mais il ne faut pas oublier qu'il est situé dans un ensemble qui s'étale sur des milliers de pages. Rappelons que l'édition complète des sutras, le *Taisho Daizôkyo*, publiée au Japon, comporte 88 volumes.

Le 'sutra du cœur' semble avoir été écrit à la fin d'une période extraordinairement féconde, l'essor du Mahayana (de +/- 100 avant notre ère à 200 après). A cette époque d'innombrables sutras ont été composés dans les grands centres bouddhiques de l'Inde : le sutra du Lotus (*Saddharma pundarika sutra*), le sutra de Vimalakirti, *l'Avtasamka sutra*, le *Lankavatâra sutra* et le *Mahaparinirvâna sutra*. Ils sont à l'origine des principales écoles du Grand Véhicule qui fleurissent encore aujourd'hui.

Mais un courant plus particulier nous intéresse ici : le mouvement de la *Prajna Paramita*, la sagesse (*prajna*) transcendante (*param-ita*). Au total, il y a une quarantaine de sutras de la *Prajna Paramita*. Un premier texte de 8000 lignes est à l'origine de cette littérature. Il a été développé en d'autres de 18000, 25000 et même 100000 lignes. Puis on en a fait des réductions de plus en plus ramassées, jusqu'à *La Perfection de la sagesse en une lettre*. C'est la lettre A. Notre sutra, très bref, comporte quand même 276 *kanji* ou caractères chinois. Et cependant, les commentateurs s'accordent à reconnaître qu'il n'est pas une doctrine importante du sutra en 100000 lignes qui n'y soit contenue.

Il n'est pas possible de décrire ici plus en détails la philosophie qui porte ce courant, et dont Nagarjuna (vers les années 200 de notre ère) est le plus important représentant. Celui qui voudrait approfondir une étude du 'sutra du cœur' devrait commencer par faire une plus ample connaissance de cette littérature. A commencer par l'étude du *Vadjacchedika sutra*, le sutra du Diamant coupeur, qui se récite aussi chaque jour dans les monastères ch'an.³ Quant à nous, retenons au moins que le 'sutra du cœur' n'est pas un texte isolé, issu on ne sait d'où. Il est situé dans un mouvement puissant qui a produit une abondante littérature et suscité d'innombrables commentaires à travers les siècles et jusqu'aujourd'hui.

² Grousset, René. *Sur les traces du Bouddha*. Paris : Plon, 1957.

³ *Soûtra du Diamant et autres soûtras de la Voie médiane*. Cornu, Philippe et Carré, Patrick (trad.) ce volume de la collection 'Trésors du bouddhisme' contient également quatre versions du 'Soûta du Cœur'.

2. LE TEXTE

Titre

Hannya shin gyo est la lecture japonaise de la traduction chinoise du titre sanscrit *prajnaparamita hridaya sutra*. La traduction française exacte n'est pas le 'sutra du cœur', comme on le dit généralement, mais le '**cœur du sutra**' de la sagesse transcendante', c'est-à-dire le résumé ou l'essentiel des grands sutras.

Date de composition

Qui dit résumé, dit rédaction postérieure aux grands textes. La date généralement retenue est 350 de notre ère. Dès l'année 400 Kumarajiva, un traducteur originaire d'Asie centrale en faisait une première traduction en chinois.

Versions

Il y a essentiellement deux versions. Celle qui est diffusée en Chine, Corée et Japon, est celle que Xuanzang a traduite vers 650. C'est celle que je vais commenter. Mais il existe une autre version, diffusée au Tibet, qui est presque deux fois plus longue, parce qu'elle comporte un prologue et un épilogue. Dans cette version le sutra commence comme tous les grands sutras : « Ainsi ai-je entendu : en ce temps là, le Bienheureux séjournait au Pic des vautours de Râjagriha... », et il se termine par une intervention du Bouddha. Il semble que ces éléments aient été ajoutés pour mieux assurer la canonicité du texte, en le mettant sous l'autorité directe du Bouddha. C'est lui qui, dans cette version, préside à l'annonce du message et qui l'approuve en finale. Mais l'essentiel du sutra est identique en toutes les versions.

Caractéristiques

Par rapport aux autres sutras de la *Prajna Paramita*, celui du cœur comporte deux caractéristiques qui confirment par ailleurs la date de rédaction plus tardive. D'une part, c'est le Bodhisattva Avalokiteshvâra, le Bodhisattva de la compassion, qui proclame le message, contrairement aux autres sutras qui mettent en scène Subhuti ou Manjusri, des Bodhisattva de sagesse. D'autre part, il se conclut par un mantra, une formule sacrée, ce qui est contraire à la tradition de la *Prajna Paramita*, laquelle répugne à ce genre de procédé peu rationnel.

Notons enfin que ce mantra n'est pas traduit. Il est conservé dans sa langue originelle, pour plus d'efficacité. Xuanzang a également translittéré les mots *prajna paramita*, *nirvâna* et l'expression *anuttara samyak sambodhi*. Tout le reste est soigneusement traduit en chinois. Dans mon explication je citerai toute-

fois ces textes chinois dans leur prononciation japonaise, tels qu'ils sont utilisés dans les monastères.

Analyse textuelle

Kan ji sai bo satsu

Littéralement : 'Le Bodhisattva qui regarde (le monde) dans son existence même'. C'est une des traductions possible d'Avalokiteshvâra (en tibétain Chenrezi), le Bodhisattva de la compassion (Mahakaruna). En Chine ce Bodhisattva a été associé à une déesse mythique, Kuan-Yin, d'où le japonais Kanzeon ou Kannon. C'est alors cette figure féminine, la Compassion incarnée, qui dicte la sagesse, une sagesse qui est action. Pour encore souligner le renversement de la situation, l'interlocuteur de Kanjisai est Sharishi, Sariputra, le plus sage des disciples du Bouddha, dans la tradition du Theravada. Il y a là une note polémique, typique pour la littérature de la *Prajna Paramita*, toujours soucieuse de se démarquer par rapport à la tradition du Sud. C'est désormais la Sagesse traditionnelle qui est instruite par la Compassion. De fait, dès la première phrase, il est dit que le sutra « libère de la souffrance et du malheur ».

sho ken

« il a vu clairement »

'Il a vu clairement que toutes choses sont vacuité' Il a perçu la réalité, au-delà de l'illusion. Pour reprendre l'image des commentateurs : en apportant une lumière, il a vu que ce qui semblait être un dangereux serpent n'était en réalité qu'une corde.⁴

go on kai kû

« Les cinq agrégats sont tous vacuité. »

Nous sommes ici au cœur de ce sutra. Pour aborder la question de la vacuité, il convient d'abord de préciser ce que cela concerne, avant de voir ce que peut signifier ce *shunyatâ* ou *kû*.

⁴ Candrakîrti, cité par Lopez, Donald. *The Heart Sûtra Explained*. Delhi, Sri Satguru Publications, 1990, p. 55.

1. Qu'est ce qui est vacuité ?

Cette déclaration de nullité des cinq agrégats n'est que le début d'un abat-tage généralisé. Les 2/3 du texte sont des énumérations de tout ce qui est vacuité. Or, comme on le verra, cette partie du sutra comporte de nombreux raccourcis : il n'énumère que les premiers et les derniers des éléments des listes qu'il évoque. Le texte serait six fois plus long si toutes ces énumérations étaient exhaustives.

Voyons brièvement tout ce qui est déclaré vacuité. Brièvement, parce qu'il n'est pas possible de décrire en détails l'anthropologie complexe et la philosophie évoquées ici. Notons seulement qu'il y a 7 séries de réalités.

1° les 5 agrégats ou composantes de la personne (*skanda*). Chez nous, en Occident, on parle de 2 composantes, le corps et l'âme, ou de 3, quand on ajoute l'esprit. En Inde il y a 5 composantes : le corps, les sensations, la faculté de conceptualiser, la formation karmique (ou la volonté) et la conscience, bref tout ce qui nous constitue et assure notre rapport au monde. Seul le premier agrégat est traité ici. « La forme (ou le corps : *rupa*) est vacuité ; la vacuité est la forme... » Il faudrait continuer de même avec les sensations, etc.

2° les moments de la vie : naissance et mort, etc.

3° les 12 domaines psychosensoriels (*ayatana*) : les organes des 6 sens et les objets de ces sens ;

4° les 18 éléments cognitifs (*dhatu*) : la conscience des sens et les facultés sensorielles ;

5° les 12 étapes de la production conditionnée (*pratitya samutpada*) : de l'ignorance à la mort ;

6° les 4 nobles vérités (*arya satya*) : souffrance (*dukha*), origine [de la souffrance] (*samudaya*), cessation [de la souffrance] (*niroda*), [octuple] chemin (*marga*)

7° la sagesse à atteindre (*prajna*)

Tous ces éléments qui constituent l'ensemble de la réalité, tant matérielle que spirituelle, sont ainsi déclarés vides de substance. Même les convictions les plus centrales du bouddhisme sont abandonnées ! Pourquoi ? C'est ici qu'il faut se poser la question :

2. Qu'est-ce que la vacuité ?

Sur les 276 caractères chinois du sutra, 38 signifient la vacuité ou l'absence, soit 1/7 ! Cette notion, ou plutôt cette expérience, est en effet centrale pour le Mahayana.

Pour exprimer le mot sanscrit *shunyatâ* que nous traduisons par vacuité, les Chinois n'ont pas trouvé d'équivalent satisfaisant dans leur langue ; ils ont alors choisi le caractère *kung* (*kû* en japonais) qui signifie à l'origine 'firme-ment', c'est-à-dire un espace illimité, insaisissable, mais qui est aussi l'étoffe de l'univers.

Ce choix est une bonne indication pour la direction dans laquelle nous devons chercher. Le sutra n'est pas un éloge du vide et du néant. Il ne s'agit pas d'un pur nihilisme !

Les commentateurs contemporains veulent surtout réagir contre toute interprétation trop négative et ils proposent des explications plus stimulantes, comme par exemple Thich Nhat Hanh qui interprète la vacuité comme un 'inter-être'. Il évoque l'image de la vague : « Avalokiteshvâra nous dit que la vague est vide. Elle est pleine d'eau, et pourtant elle est vide d'une existence séparée : chaque vague naît et meurt, mais l'eau est libre de toute naissance et mort. »⁵ Bernie Glassman préfère parler d'inconnaissance' : « Si nous parvenons à nous débarrasser de toutes nos idées et concepts, que reste-t-il ? Le monde tel qu'il est, voilà ce que vacuité veut dire ».⁶ Daisetz Teitaro Suzuki, dans son échange de réflexions avec Thomas Merton, parle de l'absolue pauvreté.⁷ D'autres encore, comme Alain Grosrey parlent de 'déconstruction'. « La forme (comme les autres composantes) est vide d'essence, vide de nos représentations, des caractéristiques que nous projetons, surimposons sur elle : nom, catégorie, valeur... »⁸

On pourrait continuer cette énumération. Je retiendrai surtout que cette vacuité doit certainement être très proche de la vie, pour susciter tant d'interprétations complémentaires. Tous y voient la source du dynamisme qui leur permet de dépasser toute entropie spirituelle.

On pourrait donc résumer cette partie du sutra en disant : « Abandonnez le radeau et tout son contenu ! »

Serions-nous déjà arrivés sur l'autre rive ?

⁵ Thich Nhat Hanh. *Le cœur de la compréhension*. Village des Pruniers, 1990, p. 39.

⁶ Bernie Glassman. *Le cercle infini*. Paris, Albin Michel, 2002, p. 38.

⁷ Suzuki, Daisetz Teitaro. *Sagesse et vacuité*. dans : *Le Vide, Expérience spirituelle en Occident et en Orient*. Hermès, Nouvelle série, n° 2 Paris, 1981, p. 175.

⁸ Op. cit. p. 417.

A noku ta ra san myaku san bo dai

« Le parfait éveil, complet et insurpassable »

Voilà en effet l'aboutissement ! Après avoir insisté sur la totale insuffisance des repères et la non-pertinence des moyens, Kanjisai déclare que les Bodhisattva ont néanmoins dépassé toute confusion mentale et l'ultime obstacle, la peur. Dès lors ils ont atteint la Liberté : *kukyo nehan*. Ils sont désormais les témoins de l'Éveil, « l'insurpassable parfait et complet éveil » : *anuttara samyak sambodhi*. Ces expressions ne sont pas traduites dans notre sutra.

On peut s'étonner devant ce brusque changement de ton. Après toutes ces mises en garde, soudain l'accès à l'essentiel nous est ouvert. C'est peut-être parce que ceci n'est pas le dernier mot : vient ensuite le mantra : l'aboutissement que le sutra évoque ici n'est pas à concevoir comme un établissement définitif dans un état de béatitude dont plus rien ne pourrait plus nous faire déchoir. Non ! Une fois le radeau abandonné, le chemin continue : allez !

Gyatei, gyatei, hara gyatei, hara so gyatei bodhi

« Allez, allez, dépassez, traversez [le fleuve de l'existence, pour accéder à] l'Éveil »

La deuxième caractéristique du sutra qui le distingue des autres textes de la *Prajna Paramita* est en effet ce mantra. Il l'apparente à la littérature ésotérique du Mahayana tardif, influencé par le tantrisme. Cette caractéristique est une déviance par rapport à la stricte doctrine du Madhyamika, mais elle n'est pas pour autant un indice de décadence. Elle témoigne d'un développement ultérieur de la tradition qui évolue vers un bouddhisme moins spéculatif sinon plus engagé.

La démarche proposée dans le mantra est bien dans la ligne du bouddhisme le plus essentiel. Il s'agit d'aller *gate* (de même racine que le néerlandais : *gaan* ou l'anglais *go*). Or ce même mouvement apparaît dans le *param ita* qui signifie 'aller au-delà'. Il apparaît plus encore dans le principal titre du Bouddha : *Tatha-gata*, l'« Ainsi allé ». De fait, ce mouvement est constitutif pour le *Dharma* bouddhique qui essentiellement une Voie.

Le mantra est une translittération du sanscrit : comme je l'ai déjà signalé, il n'est pas traduit, pour qu'il garde toute sa force. Son efficacité performatrice dépend en effet des sons émis. Avec le *Om mani padme hum* tibétain et le *Namu Amida Butsu* du bouddhisme de la Terre Pure, tous deux également en sanscrit, il est le mantra bouddhique le plus important.

Même si la signification n'est pas toujours clairement comprise, le mouvement est bien perçu par ceux qui le récitent. Il est le vrai aboutissement du sutra : une ouverture et un dépassement : *kû*, le firmament.

3. L'EXPÉRIENCE

Cette approche historico-critique nous a permis de situer le Hannya Shingyo dans le temps et l'espace. Une telle étude est nécessaire pour nous dissuader de trop vite assimiler le sutra, car nous sommes toujours tentés de prendre les textes comme des prétextes pour nos propres idées.

Nous ne voulons toutefois pas laisser là ce texte bien objectivé, comme une pièce de musée, inaccessible derrière sa vitrine. Une approche expérientielle est en effet aussi indispensable. John Blofeld qui a beaucoup fréquenté les maîtres chinois, écrit : « Je n'ai jamais entendu aucun de mes maîtres prétendre définir la vacuité. Ils sont beaucoup plus soucieux de fournir des méthodes grâce auxquelles tout disciple peut, s'il a suffisamment de zèle, la découvrir lui-même, en franchissant les bornes étroites de la logique, ses enchainements de concepts et son dualisme, pour pénétrer dans le domaine illimité de l'expérience pure. »⁹

Revenons donc un instant aux premiers mots du sutra :

Kan ji sai bô satsu **gyo jin**

C'est quand le Bodhisattva 'pratiquait profondément' (*gyo jin*) la sagesse transcendante qu'il a vu clairement la vacuité de toutes choses. Le mot *gyo* traduit le sanscrit *çarya* et désigne un exercice spirituel intense et exclusif (cfr. *brahmaçarya*, la période de formation à la vie spirituelle). Ce n'est donc pas au terme d'une réflexion subtile, mais au bout d'un travail spirituel intense qu'il a saisi cela.

Nous aussi, si nous voulons aborder le Hannya Shingyo comme il convient, nous ne pouvons pas nous limiter à une étude textuelle. Cette étude une fois faite, le travail spirituel reste entier.

Qu'est-ce que ce travail dans le bouddhisme ?

Une des formes traditionnelles est la méditation. Le *zazen* est d'abord un processus de décantation et de discernement entre la vérité conventionnelle et la

⁹ Blofeld, John. *Shunyâtâ : la vacuité bouddhique*. dans : Le Vide, Expérience spirituelle en Occident et en Orient. Hermès, Nouvelle série, n° 2, Paris, 1981, p. 202.

vérité absolue, entre ce qui concerne mon ‘moi construit’ et ma ‘nature de Bouddha’. Il est un accueil du silence. Et quand les choses sont vues sur cet horizon de silence, avec cette ‘profondeur de champ’, elles trouvent leur juste place. Mais pour cela, il faut accepter de prendre le temps nécessaire, comme pour s’habituer à la pénombre. On peut alors vérifier l’adage : c’est la nuit qu’on voit le plus loin. En effet, le jour, on voit le soleil, à 150 millions de kilomètres, mais la nuit on peut voir briller des étoiles des milliers de fois plus éloignées. C’est pourquoi on peut dire que la méditation est ‘l’expérience du firmament’. Et nous revoici à l’expérience de *kû* ! Oui, la pratique régulière de la méditation nous fait découvrir une connivence particulière avec la vacuité.

Le *haïku* est une autre voie spirituelle traditionnelle. C’est l’exercice du regard neuf, l’apprentissage d’un type de connaissance purifiée de tout connu. Se développe ainsi un goût pour la vraie nouveauté, l’‘esprit neuf’ (*shoshin*)¹⁰. Il ne faut plus vouloir toujours réutiliser les eaux usées de nos expériences passées, mais, au lieu de s’attacher à ce qui a été vécu, vivre ; au lieu de se préoccuper du déjà vu, s’éveiller enfin à l’aujourd’hui de la réalité donnée.¹¹ N’est-ce pas une façon de s’exercer au *sho ken* de Kanjisai ? Il s’agit en effet de coïncider avec le réel, comme dit notre sutra : « sans obstacle, limite ou peur, dégagé du rêve et des représentations distordues ».

La **peinture** chinoise ou japonaise, en particulier les lavis réalisés par des peintres-moines, comme Sesshu, Sesson ou Sengai, sont des expressions palpables de la vacuité. Les parties non peintes y sont d’ailleurs plus importantes que les traits de pinceau. La simple contemplation de ces peintures est déjà une expérience concrète de la vacuité.

Ceux qui pratiquent encore d’autres voies dans la tradition japonaise, comme la cérémonie du thé (*chado*), la calligraphie (*shôdo*) ou le tir à l’arc (*kyûdo*), pour ne citer que quelques unes de ces traditions, -- et il y en a certainement d’autres, en d’autres régions, -- pourront témoigner que ces voies développent des attitudes susceptibles de les faire vivre par l’intérieur le silence, le non-attachement et l’unification de toute la personne, et qu’elles les mettent ainsi en consonance avec le sutra.

Plus fondamentalement encore, pour communier à l’intuition fondamentale du Hannya Shingyo, repensons à ce que j’appellerais nos conversions au spirituel. Pour peu que nous soyons vraiment vivants, nous avons connu de telles prises de conscience, de façon plus ou moins ponctuelle ou diffuse : parfois, au

¹⁰ Suzuki, Shunryu. *Esprit zen, esprit neuf*. Paris, Seuil, 1977.

¹¹ Isutsu, Toshohiko & Toyo. *The theory of beauty in the classical aesthetics of Japan*. The Hague : Martinus Nijhoff, 1981, pp. 62-74.

plus intense de l'action, du succès ou de la jouissance, soudain, nous faisons l'expérience de l'impermanence : **il n'y a pas que ça !** Oui, tout cela est bien, mais l'essentiel n'est pas là ! Et le vide, le *taedium vitae*, que nous ressentons alors n'est pas déprimant ou absurde ; nous percevons qu'il est un appel d'air et peut être le point de départ d'une vie plus vraie. Parce qu'il y a en nous une soif de plus de profondeur de plus de vérité. C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous reposer au point où nous en sommes. Il nous faut aller : *gate, gate !*

Je crois qu'il nous est ainsi possible de rejoindre par l'intérieur l'expérience du Hannya Shingyo. Je ne prétends pas que de telles expériences recouvrent tout ce que ce sutra porte de vie. Nous ne pourrions jamais coïncider avec toute la tradition qui l'a créé. Nous avons vu combien il reste éloigné de nous dans le temps et l'espace. Mais il ne faudrait pas pour autant désespérer, parce qu'une réelle connivence est possible, si nous y mettons le prix.

4. L'EXPÉRIENCE PARTAGÉE

Nous pourrions d'ailleurs faire un inventaire d'expériences analogues¹². Ils y en a effectivement de merveilleuses dans le Taoïsme, l'Hindouisme en toutes ses écoles, le Judaïsme, l'Islam, le Christianisme à toutes les époques. Partout cette intuition que l'essentiel est ineffable : « Savoir qu'on est incapable de connaître Allah, c'est le connaître », disait Abou Bakr, le premier successeur de Muhammad. Mais ce n'est pas le lieu de faire cette recherche.

Une chose est certaine, et importante : à ce niveau une communion est possible. Seulement il ne faut pas essayer de trouver des concordances. Pour illustrer la quête spirituelle, on évoque souvent l'image de la montagne. Chacun l'escalade de son côté, par le sentier propre à sa tradition,. Et finalement tous se retrouvent ensemble au sommet. Eh bien non ! Ce n'est pas si simple. Si l'on tient à l'image d'une montagne, je proposerais plutôt celle d'un volcan en activité. Chacun l'escalade par son sentier propre, et, arrivé le plus haut possible, il découvre la caldeira, la mer de feu, absolument inaccessible. C'est un feu qui attire tous les chercheurs d'absolu, et qui les unit dans la recherche, mais c'est aussi lui qui les garde séparés. Car ce qui nous rassemble, c'est ce qui nous dépasse.

¹² Jean-Yves Leloup, dans son livre *Un obscur et lumineux silence*. Paris, Albin Michel, 2013 décrit douze traditions apophatiques, dont celle du Madyamaka et de la Prajna Paramita.

PLAN

Introduction : Le Hannya Shin gyo dans le monde bouddhiste

1. Contexte : sutras de la Prajna Paramita

2. Texte

a) Kan ji sai

b) Sho ken go on kai ku

- qu'est-ce qui est vide?

- qu'est-ce que ce vide ?

c) A noku ta ra san myaku san bo dai

d) Gyatei, gyatei, hara gyatei, hara so gyatei bo ji so wa ka.

3. Expérience : gyo jin

Conclusion: Une expérience partagée

Pierre-François de Béthune - 2013